

—Voici l'heure ! me dit-il. Il faut mourir ! Nous sommes rejetés par les hommes ! Ils nous méprisent ! Ecrasons-les !

—Grâce ! fis-je.

—Coupons ces cordes ! Que cette nacelle soit abandonnée dans l'espace ! La force attractive changera de direction, et nous aborderons au soleil !

Le désespoir me galvanisa. Je me précipitai sur le fou, nous nous primes corps à corps, et une lutte effroyable se passa ! Mais je fus terrassé, et tandis qu'il me maintenait sous son genou, le fou coupait les cordes de la nacelle.

—Une !... fit-il.

—Mon Dieu !...

—Deux ! trois !...

Je fis un effort surhumain, je me redressai et repoussai violemment l'insensé !

—Quatre ! dit-il.

La nacelle tomba, mais, instinctivement, je me cramponnai aux cordages et je me hissai dans les mailles du filet.

Le fou avait disparu dans l'espace !

Le ballon fut enlevé à une hauteur incommensurable ! Un horrible craquement se fit entendre ! Le gaz, trop dilaté, avait crevé l'enveloppe ! Je fermai les yeux...

Quelques instants après, une chaleur humide me ranima. J'étais au milieu de nuages en feu. Le ballon tournoyait avec un vertige effrayant. Pris par le vent, il faisait cent lieues à l'heure dans sa course horizontale, et les éclairs se croisaient autour de lui.

Cependant, ma chute n'était pas très rapide. Quand je rouvris les yeux, j'aperçus la campagne. J'étais à deux milles de la mer, et l'ouragan m'y poussait avec force, quand une secousse brusque me fit lâcher prise. Mes mains s'ouvrirent, une corde glissa rapidement entre mes doigts, et je me trouvai à terre !

C'était la corde de l'ancre, qui, balayant la surface du sol, s'était prise dans une crevasse, et mon ballon, délesté une dernière fois, alla se perdre au delà des mers.

Quand je revins à moi, j'étais couché chez un paysan, à Harderwick, petite ville de la Gueldre, à quinze lieues d'Amsterdam, sur les bords du Zuyderzée.

Un miracle m'avait sauvé la vie, mais mon voyage n'avait été qu'une série d'imprudences, faites par un fou, auquel j'en avais pu parler !

Qué ce terrible récit, en instruisant ceux qui me lisent, ne décourage donc pas les explorateurs des routes de l'air !

JULES VERNE.

FIN

LA MUSIQUE

Voilà un art qui unit l'harmonie à la puissance. La musique est un écho des cieux qui électrise les cœurs et qui peut les porter à tous les actes d'héroïsme possibles. Ainsi, on a vu les phalanges d'Alexandre, les légions de César, les soldats de Charlemagne, les armées de Napoléon Ier, courir de victoire en victoire, éblouir le monde, étonner l'histoire de leurs exploits héroïques au son d'un instrument musical qui excitait leur ardeur, doublait leurs forces et les rendait invincibles au combat. Voyons-les, par la pensée, ces braves, ivres de la bataille, voler au combat, à la victoire. Avec quel courage n'affrontent-ils pas les balles, les bombes et la mort qui planent sur eux ? Si quelques braves tombent dans la mêlée, ils entendent encore le clairon qui sonne, alors, ils essaient de se relever, s'ils ne le peuvent, si leurs forces trahissent leur courage, la musique touche leur âme, les fait penser à l'éternité et aux célestes concerts ; ils meurent en chrétiens et en patriotes avec les mots de Dieu et Patrie dans la bouche.

D'ailleurs, qui de nous ignore les effets sans pareils de ce puissant mobile, de cet art incomparable qui se nomme la musique ? Toutes les nations, tous les peuples, tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent en sentent l'influence immense et divine. Rappellerai-je l'effet que produisait sur l'esprit de Saül, le son de la harpe de David ? Combien de noires mélancolies, la musique n'a t-

elle pas changées en parfaite sérénité ? Combien de fois le voyageur traversant le berceau du monde, l'Asie, où les régions barbares de l'Afrique, ne dut-il pas la vie aux accords mélodieux d'un instrument qui touchât l'Arabe du désert, ou le nègre inhumain des plages du Soudan ? Combien de fois, aussi, l'enfant des bois, le sauvage d'Amérique prêt à immoler à sa fureur sanguinaire, l'Européen qui lui apportait les lumières du saint évangile, ne se calma-t-il pas pour obéir au missionnaire musicien qui l'émerveillait par les accents d'une musique quelconque ? Quel effet merveilleux et divin, la musique n'a-t-elle pas, lorsque jointe à la poésie chrétienne elle fait pleurer et retourner vers Dieu les cœurs les plus endurcis ? Bien plus, la musique étend même son domaine et son influence sur les animaux ; je prouve ceci par un exemple tiré de Chateaubriand :

Le serpent, dit cet illustre champion de la plume, est très dangereux, mais il se laisse lui-même charmer par doux sons, et pour le dompter le berger n'a besoin que de sa flûte. Au mois de juillet 1791, nous voyageions dans le haut Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte ; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. À l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa queue sanglante ; il brandit sa double langue comme deux flammes ; ses yeux sont deux charbons ardents ; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge ; sa peau, dilatée, devient terne et écailleuse ; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur. Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte ; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur apreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante ; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir. Dans ce moment le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones ; le reptile baisse son cou nuancé, s'entrouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre quand il recommence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'européens, qui en croyaient à peine leurs yeux : à cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée, pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

Et plus loin, l'immortel auteur du *Génie du Christianisme* termine ainsi une page magnifique sur l'art des Chopin, des Beethoven et des Mozart : "Le chant, dit-il, nous vient des anges, et la musique, la source des concerts est dans le ciel ; elle est le sublime du beau et du mystérieux."

Oui, la musique n'est pas d'invention humaine, ses accords sont trop mélodieux, ses vibrations trop célestes, ses harmonies trop sublimes, pour n'être pas une création et un écho des cieux.

A sa voix irrésistible, les peuples pleurent, chantent, gémissent ou maudissent, selon ses accents, selon ses mélodies. Elle est le dieu des plaisirs et des voluptés, comme elle est le dieu de la piété et de la religion. Non-seulement la musique touche le cœur de l'homme, émeut son âme, fait trembler le coupable et réjouit le juste, mais, plus d'une fois, Dieu lui-même, s'est laissé attendrir et toucher par elle ; la lyre eut des accords qui trouvèrent écho auprès du Roi des rois.

Enfin, peut-on imaginer une chose plus imposante que les accords solennels des clairons, des trompettes et des fanfares entières, sur un champ de bataille, au milieu de l'épaisse fumée de la poudre et des canons qui vomissent la mitraille ? Puis, qu'existe-t-il de plus majestueux, de plus sublime que les soupirs de l'orgue, que les frémissements du violon et que les balancements de la cloche se mariant aux hymnes religieuses ? Tout est beau et céleste dans cet art divin de la musique !

ROD BRUNET.

Montréal, Janvier 1890.

Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots ; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence.



J'ai lu, il y a quelque temps dans une revue quelconque—le nom m'a échappé—un article sur les réformes de l'orthographe de la langue française, que M. Pierre Malvezin veut apporter. M. Malvezin a la chose à cœur, et il poursuit son rêve, dit un chroniqueur, "avec un zèle religieux et un fanatisme candide."

Le réformateur veut la suppression des consonnes doublées dans les mots où on n'en prononce qu'une. Il voudrait qu'on écrive *accalmer*, *affaiblir*, *aggraver*, *allonger*, etc., de la même manière qu'on prononce ces mots, c'est à dire, *acalmer*, *afaiblir*, *agraver*, *alonger*, etc., etc., et il dit pour se justifier de vouloir supprimer cette consonne inutile qu'on écrit *agrafer* et non *aggraver*, *agrandir* et non *aggrandir*, *alourdir* et non *allourdir*...

M. Anatole France fait des gorges-chaudes sur l'utilité de cette transformation des mots. M. Francisque Sarcey ne la voit pas d'un trop mauvais œil et M. Louis Havet y travaille et a rédigé la teneur d'une pétition qui devait être adressée à l'Académie Française.

M. Anatole France, au cours d'un article sur ce sujet publié dans le *Temps* du 26 mai dernier, écrivait :

Quel besoin y a-t-il à mettre de la régularité dans l'orthographe et dans la forme des mots ? Les langues sont semblables à d'antiques forêts où les mots ont poussé comme ils ont voulu et comme ils ont pu. Ils forment réunis dans le discours, de magnifiques harmonies et il serait barbare de les tailler comme les tilleuls des promenades publiques... Certes, tel mot est un monstre... Mais le langage sort d'un fond obscur et populaire : il est plein d'ignorances, d'erreurs, de fantaisies, et ses grandes beautés sont ingénues... Tel qu'il est, qu'il nous soit vénérable et sacré !...

C'est fort bien dit et il serait ridicule de vouloir réformer l'orthographe parce que, au dire d'un des apôtres de cette réforme "la simplification de l'orthographe est nécessaire à notre époque, où l'on en fait une question de vanité et presque de bonne éducation."

Alors, où serait donc le mérite de bien écrire notre langue si l'on veut la simplifier à un point où toute règle s'effacera pour faire place à une uniformité monotone.

Quant à moi—il faut bien que je donne mon opinion—quant à moi qui ne sais pas encore l'orthographe en usage, je proteste de toute la force de mes poumons—non, les innovateurs ne m'entendront pas—je proteste de toute la vigueur de ma plume d'oie contre une telle réforme qui me mettrait dans l'impossibilité d'écrivasser.

Je pourrais bien écrivasser encore mais mes élucubrations ne seraient pas même passables et je ne pourrais pas les faire paraître dans les journaux !...

Pour des jeunes écrivailleurs comme moi, ça nous fait un gros velours de voir imprimer dans les gazettes illustrées des articles signés de notre nom et plagés à droite et à gauche.

On se gourme à moins, n'est-ce pas ?

Ça me chatouille tellement le nerf de la présomption et de l'orgueil qu'il me prend des envies de toujours fumer !

! ? ! ? ! ? !

Oh ! oh ! ne m'invectivez pas, je ne contenterai pas mon caprice ; je vais le reléguer avec les autres que j'ai déjà eus et que je n'ai pas pu satisfaire.

* *

M. Léon Ledieu, dans son *Entre-Nous* du 18 janvier, dit que ceux qui font baptiser "leurs fillettes de noms de ville comme *Delima* méritent d'être conspués."

M. Ledieu a parfaitement raison. Les sottes gens qui croient montrer beaucoup d'esprit en don-